

Jean Chuberre

11 rue de
la Nuée Bleue



Remerciements

Voilà achevé un troisième roman policier. Son action, totalement imaginée, se déroule dans les années quatre-vingt. Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne pourrait être que fortuite.

Par orgueil ou par vanité, mais sans l'exprimer, je pensais que pour réaliser un ouvrage écrit, il suffisait d'un écrivain et de son outil, aujourd'hui le plus souvent un ordinateur.

Mais, en repensant à ces douze derniers mois, je constate ce qui aurait dû être une évidence à savoir qu'un écrit est un ouvrage collectif. Bien sûr, il y a celui qui peine sur son clavier et qui triture sa mémoire et ses méninges. Mais une petite équipe se constitue peu à peu à côté de lui pour l'aider.

Il y eut d'abord mon épouse, Christine, qui a eu la patience de supporter mes absences. Certes elles n'étaient pas physiques, mais il est parfois plus insupportable d'avoir à côté de soi une personne qui a l'esprit ailleurs, et qui mène une vie parallèle avec ses personnages imaginés.

Deux amis m'ont aidé à donner de la vraisemblance aux dialogues. Bernard qui a fait s'exprimer en alsacien un de mes personnages, et Klaus qui a donné un accent allemand à un commissaire d'outre-Rhin.

Annette m'a accompagné chapitre après chapitre pour corriger les fautes que j'aurais pu commettre dans la précipitation de mon écriture.

Enfin Sandra, qui malgré un emploi du temps surchargé, a su trouver le temps et le courage de relire les neuf chapitres pour y débusquer, je l'espère, les dernières coquilles.

Merci à toutes et à tous.

Chapitre I

Samedi 17 avril 1982, un nuage de cendres échappé d'un volcan islandais continue de perturber le trafic aérien. En France 25 aéroports sont fermés.

1

9h30

Les péniches de tourisme glissaient paresseusement sur le canal en direction de Strasbourg. Les femmes lézardaient sur les ponts des petites embarcations pour profiter des premiers rayons de soleil. Joseph Kurtmeyer répondait à leur salut d'un petit signe de la main.

Il effectuait son troisième footing depuis le retour du printemps, conséquence de fermes décisions qu'il avait prises : au moins un par semaine.

Malgré les conseils de sa femme, il avait refusé tout l'hiver de monter sur son pèse-personne : « Cette saison ingrate est faite pour le repos du corps » disait-il, ce qui lui valait à chaque fois un petit rire ironique de sa moitié, réaction dans laquelle il refusait de voir

un double-sens quelconque. La surprise avait été d'autant plus désagréable quand un matin il avait voulu enfiler un pantalon un peu plus léger : impossible de le fermer.

– Jesus Maria !

L'image que son miroir de pied lui rendait ne lui plaisait plus depuis longtemps, mais là, devant un tel constat il s'était armé de courage pour affronter Psyché. Oh, il n'était pas réellement gros, non, pas vraiment : il avait simplement devant lui un corps sans tonus et blafard, un ventre mou et rond, des épaules tombantes et une poitrine creuse. Il pensa alors au film « La grande vadrouille » quand De Funès comparait son physique sous la douche à un monsieur muscle.

Il eut un moment de découragement. Puis, il se reprit. Il lui fallait absolument réagir. Il était chez Décathlon dès le samedi suivant.

Sa première sortie se limita à un seul tour de l'Orangerie : il lui fallut quatre jours pour se remettre de ses courbatures et de ses échauffements aux pieds. Sa deuxième sortie le conduisit dans la forêt de la Robertsau. Le démarrage fut dur, les muscles étaient encore raides, mais il réussit quand même à faire un petit circuit de trois kilomètres à une allure de sénateur.

Ce 17 avril 1982, il avait laissé sa voiture sur un petit chemin d'exploitation qui longe la digue du canal de la Marne au Rhin, à la hauteur de Souffelweyersheim, et avait entrepris de suivre l'ancien chemin de halage. Hector, son chien Setter, gambadait joyeusement devant.

Une revue spécialisée lui avait appris qu'il devait commencer par un échauffement généralisé de

l'ensemble de ses muscles, mais se sachant encore un peu raide et maladroit, et craignant surtout le regard des autres, il avait laissé la dernière péniche rencontrée prendre un peu de champ avant de suivre ce conseil.

Pendant qu'il exécutait quelques mouvements du tronc, son chien était descendu de la petite digue, très attiré par ce qui ressemblait à une petite hutte en branchage perdue au milieu d'un roncier inhospitalier.

– Hector ! reviens !

Hector était un jeune chien d'un an fort mal éduqué, et Joseph s'en faisait encore moins respecter que par sa moitié. C'est pourquoi l'animal ne semblait absolument pas décidé à remonter, et bien déterminé au contraire à mettre à jour une trouvaille.

Après plusieurs appels infructueux, Joseph décida d'aller le chercher. Il avait plu pendant la nuit, la pente était glissante et il se félicita d'avoir conservé son pantalon de survêtement quand il glissa et atterrit sur les fesses dans un taillis de ronces et de branchages morts. Il s'aïda d'un des montants de la petite hutte pour se relever.

Une odeur à la fois âcre et douceâtre émanait de dessous les branchages. Cette fragrance avait attiré Hector qui avait fini par retirer une chaussure masculine d'un mélange de terre, de feuilles et de branches. Il attrapa son chien par le collier, remonta sur la digue pour l'attacher, et lui retira sa découverte de la gueule. Même si elle était bicolore et aurait bien fait rire son épouse si la fantaisie lui était venue de se chausser ainsi, il vit de suite qu'elle était de qualité.

Il la posa sur le sol et, intrigué, redescendit vers la cabane.

À l'endroit où Hector avait fait sa trouvaille, un pied émergeait de dessous les branchages...

2

– Quelle idée de se construire une cabane dans cet endroit ?

Jules Orain et Jean-Malo Kergenty regardaient le médecin légiste et son équipe s'activer autour du cadavre qui avait été dégagé des feuillages le recouvrant. Ils étaient restés sur la digue et le premier ne décolérait pas : il y avait déjà eu trop de monde à piétiner la scène avant eux.

Le témoin avait alerté les pompiers qui étaient venus avec leurs grosses bottes. Police Secours avait suivi. De sorte que l'espoir de trouver des indices, des traces de pas par exemple, était quasi nul. Maintenant, ils attendaient patiemment que le légiste ait achevé son travail pour prendre possession des lieux.

Le commissaire Orain en profitait pour regarder l'environnement de la scène.

L'air était léger, n'eut été cette odeur d'engrais naturels qui avaient été déversés récemment sur les champs labourés. Des badauds s'étaient arrêtés sur l'autre rive. Le chemin de halage permettait d'accéder au petit bosquet où le corps avait été retrouvé, mais une voiture aurait été trop visible des dernières maisons du village, lesquelles s'arrêtaient non loin de la rive opposée. Ils se trouvaient à deux ou trois cent mètres de l'écluse et du petit port. Par contre il était très facile d'accéder par un chemin d'exploitation qui venait de Reichstett jusqu'au bas de la digue. Un petit canal d'irrigation longeait parallèlement le bosquet.

Il s'adressa à son adjoint.

– Veux-tu aller voir si tu trouves des traces sur ce chemin.

Aidé par un policier qui le tirait par la main, le médecin-légiste, André Weiss, remontait sur la digue. Grand amateur de vin d'Alsace et de gros cigares, il n'était pas habitué à ce genre d'exercice. Il avait trouvé en Jules Orain un compère de bridge et de bonne chair à sa mesure quand ce dernier avait été muté à Strasbourg, en 1980.

– Alors André, que nous apprend le corps ?

– Pas grand-chose. Si ce n'est que cela ressemble bien à une exécution de professionnel : une balle en plein front ! Le corps a dû être apporté ici il y a trois ou quatre jours. Il a déjà perdu sa raideur cadavérique. De type méditerranéen, il devait être très soigné. Ses poignets portent des traces de liens. Je t'en dirai plus avec les croissants demain matin, quand j'aurai mesuré les larves de mouches. Pour l'instant, il est à toi.

– Voilà, tu as réussi à me gâcher par avance mon prochain petit déjeuner. Croissants et larves de mouches, bravo !

– En arrivant dans la capitale alsacienne, Orain avait amené avec lui cette habitude qui consistait à prendre un bon petit déjeuner dans le bureau du médecin-légiste pour se donner du courage au début de chaque nouvelle affaire. Lui apportait les viennoiseries, Weiss faisait le café sur place. C'était en quelque sorte une manière d'exorciser la mort.

Courageux, mais pas téméraire, Jules Orain fit un détour pour descendre par un petit sentier situé à une cinquantaine de mètres, non visible de l'endroit où il

se trouvait, et qu'il avait vu emprunté par des coureurs à pieds. Il rejoignait le chemin d'exploitation qui était alors inspecté par son adjoint. Même si pour le commun des mortels son style était un peu vieillot, le commissaire était très soucieux de son apparence. Il portait ce jour-là sa tenue d'été, à savoir un costume en lin beige, une chemise blanche du même tissu et un chapeau de paille ; la touche de couleur était donnée par un nœud papillon bleu-marine.

Le cadavre avait été déposé simplement sur le dos, les bras le long du corps. Les paupières baissées, le mort semblait dormir paisiblement.

Le costume bien que malmené, sali et froissé, semblait attester par son tissu et sa coupe de l'aisance financière de son propriétaire. Toutes les étiquettes avaient été découpées, rendant son origine difficile à déterminer. Rien dans les poches, aucun papier, les boutons de manchettes enlevés, il ne restait plus que la trace pâle d'un bracelet de montre sur un poignet bronzé.

– Regardez patron, on dirait que les doigts ont été brûlés à l'acide.

C'était Jean-Malo Kergenty qui était revenu de sa rapide inspection du chemin. Effectivement le bout de chacun des dix doigts avait été scrupuleusement détérioré. Si le monsieur avait déjà eu à faire avec la justice, il était devenu difficilement identifiable.

– Pourquoi a-t-il été déposé là ? Au lieu d'être jeté tout simplement dans le canal ?

– Ou bien dans ce petit canal latéral d'irrigation qui borde le bosquet.

– Son corps aurait peut-être été découvert trop vite. Et puis, si on ne connaît pas les lieux, on ne voit pas

le canal quand on arrive de nuit par le chemin de Reichstett. J'ai vu quelques traces de roues de voiture sur le chemin. Le dessin des pneus est bien net dans les endroits encore boueux. Une voiture est venue récemment jusqu'ici et est repartie en marche arrière. La largeur des roues semblerait indiquer une camionnette, ou un quatre-quatre.

– Peut-être des amoureux ? Regardez les préservatifs et les kleenex tout autour de nous. Ce coin doit être fréquenté.

– Ce qui peut nous faire penser que ceux qui sont venus déposer ici le cadavre ne sont pas de la région.

– Peut-être, mais si on avait voulu cacher le corps, on l'aurait lesté et jeté dans ce petit canal à moitié recouvert de végétation. A cet endroit, même camouflé, il allait vite attirer l'attention par son odeur. Donc, il fallait qu'il soit découvert. Ce meurtre est peut-être un avertissement pour certaines personnes.

Orain pénétra dans le semblant de hutte qui ne devait plus être utilisé depuis belle lurette. N'y trouvant rien d'intéressant, il remonta sur la digue.

– André, tu peux emmener le cadavre. Je viens demain matin. Jean-Malo, tu m'inspectes les lieux en détail avec deux bleus. Je rentre. Je voudrais aussi qu'on aille demander aux habitants de ces maisons qui bordent le village s'ils ont entendu des bruits inhabituels ces dernières nuits le long du canal, ou vu des lumières. Bien que...

Il laissa sa phrase en suspens en passant sous la tresse jaune qui matérialisait la zone interdite, et se détournant vers ses collègues comme frappé par une idée fulgurante :

– Au fait, il n'y a rien qui vous paraît anormal ?

Ils se regardèrent surpris.

– A première vue non, répondit le légiste.

– Il ne vous semble pas que quelqu'un manque dans le paysage ? Jean Malo, toi au moins, tu as dû t'en rendre compte ?

– Ah bon ? Et que n'ai-je pas remarqué ?

– Notre jeune journaliste des DNA. Ne me dis pas Jean-Malo que tu n'as pas remarqué son absence. Elle semble bien t'apprécier pourtant. Mais je ne suis pas fâché qu'elle ne soit pas encore là. J'en profite pour m'adresser à tous : silence avec la presse. Entendu Jean-Malo ? Vas voir aussi à l'« Auberge du Hans » si on n'a rien remarqué, même si elle est assez loin.

Jean-Malo Kergenty lança à son chef un regard froid et dénué d'expression. Il n'appréciait pas les plaisanteries sur l'intérêt que lui manifestait la jeune journaliste. S'il la trouvait attirante, il n'appréciait pas son style « femme libérée ». Et en outre, il n'aimait pas les gens de presse, qu'il accusait de saboter le plus souvent leur travail. En cela, il s'opposait à son chef qui prétendait nécessaire de travailler intelligemment avec eux.

Il quitta la scène du crime en haussant les épaules.

3

Après avoir quitté ses adjoints, Jules Orain se rendit directement chez son ami, Yves Le Gwen, Commissaire-Divisionnaire. Ce dernier avait mis trois ans pour réussir à le faire muter à Strasbourg.

Ils avaient déjà fait équipe ensemble quand ils étaient jeunes inspecteurs à Rennes. L'épouse de Jules, Annette, était infirmière et avait dû quitter la

fonction publique pour suivre son mari. Son nouveau statut libéral lui donnant plus de liberté, elle s'était adaptée à sa nouvelle vie. A la vérité, il y avait entre Yves et Jules plus que de l'estime pour leurs qualités professionnelles réciproques : le couple Orain constituait une seconde famille pour Yves le Gwen.

Il avait été très marqué et s'était toujours considéré comme responsable¹ du meurtre d'une amie avec laquelle il avait commencé une relation amoureuse sérieuse quand il était encore inspecteur. Il avait même été alors à deux doigts de quitter la police.

Resté célibataire parce qu'estimant son métier incompatible avec une responsabilité familiale, et aussi très certainement à cause de cette malheureuse affaire, il avait trouvé chez les Orain une amitié et un soutien sans faille. C'est pourquoi, loin de sa Bretagne, il avait tout fait pour obtenir l'affectation de son ami à ses côtés en Alsace.

– Le Préfet m'a retenu et je n'ai pu venir après ton appel. Il a reçu des informations comme quoi les Italiens voudraient prendre le contrôle de la prostitution sur Strasbourg au dépend des Marseillais. Le Parlement Européen attire.

– Il ne nous manquerait plus qu'une petite guerre des gangs.

– Alors ? Ton cadavre ?

– Inconnu. Les doigts sont brûlés à l'acide. Mais la photo et le costume devraient parler.

– Le costume ?

– Toutes les étiquettes en ont été découpées, cependant la coupe et la trame du tissu devraient

¹ Voir « Sous l'emprise de Sekmeth » du même auteur.

pouvoir nous orienter sur l'origine du monsieur. Les chaussures aussi d'ailleurs. Je ne serais pas étonné qu'elles soient italiennes.

– Sauf que tu peux en trouver partout des chaussures italiennes.

– C'est vrai. André a récupéré le cadavre. Je passerai le voir demain matin. Je vais de ce pas voir le juge Wolfmeyer.

– Il est déjà un peu tard pour lui.

– Bof. On ne sait jamais quelle heure est la bonne avec lui.

Depuis que le juge Patrick Wolfmeyer avait perdu sa femme dans des circonstances qui avaient défrayé la chronique locale, il était en permanence entre deux vins. Josette Wolfmeyer avait trouvé la mort en jetant à vive allure sa Mini-Cooper dans le canal à deux heures du matin du haut du pont du port aux pétroles. Elle revenait des gravières de la forêt de la Robertsau, accompagnée d'un jeune homme qui aurait pu être son fils et qui trouva aussi la mort par noyade. Mais ce que le monde de la magistrature eut du mal à camoufler, c'est que ce dernier avait été trouvé pantalon et slip baissés tout en conduisant la voiture.

Le juge avait déjà une solide réputation de fêtard avant cet accident. Il dérapa alors complètement, mais ce n'était pas tant la mort de son épouse que les circonstances de l'accident qui l'avaient particulièrement perturbé.

Etait-ce la prise de conscience dans la diminution de ses propres capacités, ou la confiance dans les compétences de Jules Orain, mais Patrick Wolfmeyer laissait une grande latitude au commissaire dans la conduite de ses enquêtes. Une certaine amitié

complice s'était même installée entre eux. Peut-être le juge appréciait-il aussi le fait que Jules Orain restait toujours respectueux envers sa fonction, ce qui n'était pas le cas de tous.

4

– Ah, commissaire, comme je suis heureux de vous voir !

C'était toujours la même introduction, et la manière dont elle était prononcée était un indicateur du niveau d'alcool déjà ingurgité. « Cela ne va pas trop mal aujourd'hui » se dit Orain qui rendit compte de la découverte du cadavre.

– Bien. Je pense qu'il est encore trop tôt pour se faire une idée. J'espère simplement que ce n'est pas une première manifestation de la guerre des gangs entre Italiens et Marseillais. Vous êtes au courant ?

– Oui, le Divisionnaire m'en a informé.

– Allez, vous pouvez dire Yves devant moi. Je sais que vous êtes copains tous les deux.

– Oui, monsieur le juge, nous sommes des amis de longue date, mais je tiens à ne pas mélanger les genres. La manière dont nous nous exprimons dans le privé et même seuls dans son bureau est différente de celle que nous manifestons dans le cadre du travail.

– Vous êtes des gens compliqués vous les Bretons. Bon, vous me tenez au courant.

– Si vous le permettez, monsieur le juge, nous ne sommes pas compliqués. Je pense que c'est une simple question de respect vis-à-vis des autres. Pour en revenir à notre affaire, je vais d'abord chercher à

identifier notre inconnu. Dès que j'ai du nouveau, je vous en informe.

– Je vous fais confiance. Allez, je dois vous abandonner. On m'attend en ville.

Jules Orain n'était pas dupe. Les entretiens se terminaient toujours ainsi. Le juge était aussi immuablement « attendu en ville » au bout d'un petit quart d'heure qu'« heureux de le voir » à son arrivée.

5

Le commissaire rejoignit le commissariat central situé rue de la Nuée Bleue en longeant l'Ill à pied.

Une jeune femme jouait avec son Labrador sur la berge opposée en lançant dans l'eau un bâton que son chien allait récupérer avant de s'ébrouer sur la berge. Un clochard, assis dans l'herbe sur l'autre rive, commentait à voix haute chaque plongeon de l'animal. L'air était léger en cette matinée de printemps, ce qui était rare dans cette ville qu'il aimait, mais dont il trouvait l'atmosphère un peu lourde et polluée par la traversée de cette autoroute nord-sud. Heureusement une pluie nocturne l'avait assaini, mais l'air du large et sa limpidité manquaient parfois à notre Breton. S'il n'était pas sportif, il s'accordait de fréquents petits instants d'oxygénation avant de se replonger dans son quotidien.

Sitôt entré dans son bureau, il appela ses inspecteurs. Tout en allumant sa pipe de maïs, il les regarda entrer et s'installer comme ils le pouvaient dans l'espace exigu.

En arrivant à Strasbourg, il avait regretté de n'avoir pu constituer son équipe lui-même. Mais, à

l'expérience, ses équipiers s'étaient avérés parfaitement complémentaires, et il avait su en faire un outil efficace.

Tous étaient Alsaciens sauf Jean-Malo Kergenty, un Breton de la région de Morlaix. Ce descendant d'une famille de hobereaux bas-bretons était l'héritier d'une longue tradition familiale qui voulait que le fils aîné soit systématiquement en rupture avec la génération précédente. Cela avait commencé avec la Révolution, quand Tugdual de Kergenty entra en chouannerie, alors que son père épousait la cause révolutionnaire et supprimait la particule de leur patronyme. Son fils, Morvan, s'engagea à dix-huit ans pour suivre Napoléon, et n'eut que le temps de faire un enfant, Renan, avant de mourir pendant la retraite de Russie. Ce dernier devint journaliste républicain et soutint Thiers, alors que son fils, Gwen, prenait le parti de Napoléon III. Cela continua ainsi jusqu'à la seconde guerre mondiale. Yves Kergenty, ancien « Croix de Feu », quitta la Bretagne sur une barque de pêcheur pour rejoindre De Gaulle, alors que son fils, Goulwen, s'engageait dans la Légion des Volontaires Français contre le bolchevisme. Prisonnier des Russes, il s'évada pour rentrer clandestinement en France et entrer dans la Légion sous un faux nom. Il s'était marié en 1944 avec une demoiselle De Champfleuri, laquelle suivit officieusement le sous-officier de Légion dénommé Troadec, qui put enfin officiellement reprendre son nom, devenu sous-lieutenant.

Jean-Malo Kergenty avait hérité de toutes ces contradictions familiales, et en était en quelque sorte l'expression en un seul homme. Si les individus ont souvent deux aspects, lui en avait plusieurs qui se manifestaient parfois en même temps.

Il était en général craint ou détesté pour la complexité de son caractère.

La nuit était effectivement son domaine. Elle lui permettait de découvrir souvent la seconde nature des gens. Il était capable de suivre une piste ou d'effectuer une « planque » toute une nuit sans fermer l'œil. Aucun endroit un peu louche ne lui était inconnu. Il y avait ses habitudes et ses relations.

Deux seules personnes l'appréciaient beaucoup, son chef Jules Orain, et son co-équipier Daniel Schwartz. Tous les deux savaient que sous son abord un peu inquiétant, se cachaient une rectitude morale absolue et une exigence de justice qui s'appuyaient sur une foi quasi mystique, même si celle-ci gênait un peu néanmoins son équipier, totalement agnostique.

Il n'était pas toujours facile pour ce dernier de travailler avec un personnage hors norme comme Kergenty, mais il n'aurait changé pour rien au monde d'équipier.

Fils d'un restaurateur de La Claquette-en-Schirmeck, Schwartz n'avait pas voulu suivre la tradition familiale et avait laissé le soin de reprendre le flambeau à son frère aîné.

Les deux policiers se complétaient en effet parfaitement : autant le Breton inquiétait d'emblée, autant l'Alsacien avait le sens du contact et inspirait immédiatement confiance. Chacun d'eux avait conscience de l'efficacité de leur complémentarité.

Ils étaient en outre tous les deux adeptes de la course à pied. Mais alors que Daniel Schwartz savait mesurer ses efforts, Jean Malo ne pouvait s'empêcher de tout donner à chaque entraînement. Tous les deux, célibataires, constituaient l'équipe de terrain du

commissaire Orain qui voyait dans Kergenty un futur grand flic.

L'autre tandem était composé de deux hommes mariés que leurs camarades appelaient les « têtes chercheuses ». Tout était carré chez Olivier Mathis, son aspect, sa vie, sa manière d'être. Cet homme équilibré était marié à une institutrice avec laquelle il avait eu cinq enfants et dont il attendait un sixième. Doué d'un bon esprit de synthèse, méticuleux, il était homme de dossier et la mémoire du groupe. Son binôme, Bernard Weber, avait par contre toutes les peines du monde à maîtriser son existence. Trop sensible au charme féminin, il était en instance de divorce, sa femme étant arrivée au bout de sa patience. Élément le moins fiable du groupe, il voyait cependant souvent le détail infime et parfois déterminant qui échappait aux autres.

Il aurait été souhaitable de binômer un jeune avec un ancien, mais Jules Orain avait préféré confier Weber à la sagesse de Mathis, le plus âgé de l'équipe, qui seul pouvait le temporiser.

Tous avaient réussi à trouver un siège, et Orain, après avoir expulsé un premier nuage de fumée de son tabac canadien, fit le résumé du peu de choses qu'il savait.

– Et vous, avez-vous du nouveau ?

– J'ai pris des photos des traces de pneus sur le chemin de Reichstett avec mon instamatic, dit Kergenty. Il semblerait qu'ils appartiennent à un combi Volkswagen.

– Aucune disparition n'a été signalée depuis le début de la semaine, continua Mathis.

– Bon, c’est peu. En attendant les conclusions du toubib, j’aimerais, Olivier, que tu recherches tous les meurtres ressemblant à celui-ci sur une année. Jean Malo et Bernard, vous allez voir les « mœurs » pour obtenir tout ce que vous pouvez sur l’évolution de la prostitution à Strasbourg. Compte-rendu de vos recherches à dix-huit heures. Je vais faire la tournée de quelques bars à hôtesse avec Bernard pour voir ce qu’on s’y dit.

6

17 h, quelque part dans les Vosges

– Tu es certain qu’il s’agit du même hôtel ? Je ne le reconnais pas. Il me semblait plus coquet il y a deux ans.

Anne et Jean Landais avaient arrêté leur Volvo devant un hôtel des années trente, style Art-Déco, qui avait dû connaître des jours meilleurs.

– Oui, je reconnais le parc, même s’il était mieux entretenu dans mon souvenir. Les chambres sont réservées, et il fait nuit. On ne va pas continuer, à moins que tu veuilles renoncer à la promenade prévue demain.

Le couple revenait d’une semaine de vacances passée en Bretagne sans leurs deux fils, en pension à Fribourg. Ils avaient décidé de s’arrêter une journée dans les Vosges pour visiter le château du Haut-Koenigsbourg avant de rentrer sur Tübingen où le Chef de Bataillon Landais était en garnison.

– Non, c’est très bien. Et puis je suis fatiguée. Nous l’avons peut-être idéalisé dans notre souvenir.